



Didier Mansuy

# Les Porteurs de feu



**O**rizons  
2012



## Dans la même collection

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loïn de Vārānasī*, 2008  
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Charles Dobzynski, *Le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011  
Pierre Fréha, *La Conquête de l'oued*, 2008  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012

Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) ; *L'Éternité pliée*, tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome II ; *Graine de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011

François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011

Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011

Didier Mansuy, *Facettes*, 2012

Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012

Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009

Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011

Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009

Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010

Lucette Mouline, *Filages*, 2011

Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012

Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012

Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008

Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011

Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011

Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011

Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011

Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012

Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012

Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011

Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011

Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009

Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012

Nos autres collections : *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie – La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).





Une famille, c'est comme une trace  
Qui ne se dissout pas et qui,  
Par des hasards inouïs, resurgit  
Comme la source de jouvence.

Pour tous ceux qu'animent le respect de l'autre, l'amour et la  
transmission de la connaissance.







« Ne crains point mais parle, et ne  
te tais point,  
car je suis avec toi, et personne ne  
mettra la main  
sur toi pour te faire du mal : parle ».

*Actes des Apôtres, 18, 9-10*

Les hivers sont rigoureux, les étés sans chaleur. Les campagnes de France souffrent. La disette a jeté sur les routes des milliers de paysans fuyant leur terre natale. Il fait froid, rien à manger. Les récoltes sont tardives. Les blés, l'orge ou les pommes de terre gèlent. Bretagne, Morvan, Jura, Alsace, Vosges, Ardennes et bien d'autres régions subissent encore les conséquences catastrophiques de l'éruption, en 1818, du volcan indonésien Tambora. Certes, c'est moins grave qu'en Angleterre et en Irlande mais tout de même, on meurt de faim ! Années 1830-1840, la France pâtit toujours de ce mauvais nuage de poussière de volcan, étoile explosée dans l'atmosphère au-dessus du monde, qui limite le rayonnement du soleil à travers un voile de cendres en suspension. Alors désespérés, les gens de la terre partent, vers le sud, pensant que les colonies seront un havre de paix, un nouvel éden. Ils y trouveront aussi malheureux qu'eux, autrement. Si pauvres que fussent les paysans en France, ils espéraient une terre riche et heureuse où pouvoir vivre et s'épanouir. Les Algériens eux espéraient la libération du joug turc et arabe et pouvoir vivre enfin dans le respect.

Louise, le front haut montrant l'intelligence et la perspicacité, allait avoir vingt ans. Peu avant le jour de son anniversaire, venant de prendre l'habit de sœur, sous le nom de Sainte Paule, après trois années de séminaire à Nancy, elle décida d'aller soigner les pauvres et les malades sur les terres de Saint Augustin, à Hippone, en Algérie.

— J'ai vingt ans. Je suis douce et timide. Mes vœux prononcés, le 29 septembre 1844, comment vais-je arracher à mes pauvres parents, désemparés, leur accord pour partir en Afrique ? Pour l'heure, malgré mon angoisse

de la décision parentale, je vis mon nouveau ministère avec enthousiasme. Je veux que cette énergie ne me quitte jamais.

— Venus spécialement me rendre visite, je finis par convaincre mes chers parents de me faire confiance et de me laisser aller sur le chemin que mon âme me dicte. À contre-cœur, sachant bien que ma volonté est inflexible, ils acquiescent et, en pleurant, me voient m'en aller, persuadés que jamais nous ne nous reverrons.

— Je m'incline, en me rebellant contre le sort des autres. Je hais la douleur et je veux la combattre de toutes mes forces. L'instinct commande la direction, sans gémir, en silence. Je peux aller jusqu'au bout d'une longue marche. Je le dois, mais ce ne sera qu'après que je saurai si j'avais eu raison !

— Je vais prendre le temps de laisser mon regard se poser sur les choses de l'autre monde, de voir les visages, les habitants, les paysages. Je vais prendre le temps de conserver dans mon cœur, le regard des miens que j'aime et vais accepter de découvrir d'autres familles.

— Le 1<sup>er</sup> octobre, je pars de mon couvent de Nancy vers l'Afrique, destination Philippeville (Skikda)<sup>1</sup>. J'y arrive le 25 octobre, par le vapeur de Marseille-Alger, puis Alger-Philippeville.

« Passe en Afrique, secours-nous ! ». Ces paroles du Macédonien à Saint Paul dans les Actes des Apôtres (16,9) me guident. Il faut que je me consacre à Dieu et aux soins des Hommes. Soulager la misère des pauvres et des défavorisés est mon vœu. Je mets toute ma confiance dans la providence divine, qui saura conduire mes pas, et dans le Cœur Sacré du Christ et de Marie. Que Vive Jésus Marie Joseph pour la gloire et le bonheur de tous. Le grand architecte de l'univers pourvoira à faire que mes efforts soient récompensés et qu'à l'avenir ma bonne famille et ceux que j'aime se retrouvent et se perpétuent dans l'Amour.

— Je voulais voir cette terre de soleil et de sable, en plein été, sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement de la lumière mais aussi sous ses jours noirs, pour y apporter soins et bonheur autant que je le pourrais.

Midi, roi des étés, épanché sur la plaine,  
Tombe, en nappes d'argent, des hauteurs du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;  
La terre est assoupie en sa robe de feu<sup>2</sup>.

1. La prise d'Alger a eu lieu le 5 juillet 1830, celle de Constantine en 1837, puis le traité de Tafna, 1837, abandonna les deux tiers d'un territoire, différent de l'actuelle Algérie, au jeune émir Abdelkader. La guerre reprit en 1839 et se termina en 1847.
2. Lecomte de Lisle.



Voici comment Sainte Paule arrivant dans l'Afrique algérienne aurait pu présenter sa nouvelle vie, loin de ses Vosges natales et de sa famille. Sa première lettre fut pour ses très chers et bons parents, ses frères et ses sœurs.

Elle avait beaucoup hésité sur la façon de raconter son voyage et sur le moment quelle choisirait pour écrire : tout de suite ou attendre d'avoir assez d'informations sur son installation, sur son devenir. Avec les sœurs du couvent elle en parla longuement avant de se décider à coucher sur le papier toutes ses impressions pour donner des nouvelles et rassurer. La distance rendait les lettres terriblement lentes et il ne fallait pas choisir au hasard le moment pour communiquer.

Je suis toute honteuse d'avoir tardé si longtemps pour vous donner de mes nouvelles. Il me semble vous entendre dire « Oh ! comme notre Louise nous oublie. Elle ne pense pas à la tendresse qu'un père et une mère ont pour leur enfant, à la peine qu'ils éprouvent d'en être séparés et surtout de n'avoir aucun renseignement sur le long voyage qu'elle a fait ». Je viens aujourd'hui vous prier de me pardonner cette faute involontaire.

Je me disposais à vous écrire aussitôt que je serais arrivée en Afrique. Ce fut fait le 25 octobre. Nous avons débarqué à Philippeville<sup>3</sup>. Comme je devais partir à Gigelly<sup>4</sup>, avec plusieurs sœurs, pour y fonder un nouvel établissement de notre congrégation, mais que notre logement n'était pas encore prêt pour y habiter, nous avons été obligées de rester chez nos bonnes sœurs à Philippeville. Elles m'ont suggéré d'attendre un peu afin d'en savoir plus sur ma destination :

— Soyez sûre du jour de votre départ pour Gigelly ! Si j'étais à votre place, j'attendrais afin de pouvoir donner quelques éléments concrets.

En effet, ne connaissant encore rien de cette ville je n'aurais pu que vous livrer des choses bien imparfaites et banales.

Voilà tous les motifs qui ont causé ce retard et j'espère que vous ne les trouverez pas mauvais car j'ai été moi-même bien peinée de garder un long silence sur ce trajet que j'ai parcouru, loin de votre affection.

Dans ce lieu que la divine Providence m'a désigné, je ne peux mieux faire que de la remercier afin que le peu de temps, que j'y serai, se passe le plus parfaitement. Vous me direz sans doute que je ne suis pas aussi bien qu'en France ! Peut-être, mais il y a bien des sacrifices à faire et bien des choses à souffrir. J'en conviens avec vous. Le bon Dieu est avec nous

3. De nos jours Skikda, Algérie.

4. Aujourd'hui Jijel, Algérie, ou Djidjelli.

et il sait bien aplanir les petites difficultés, que je rencontre. J'agis selon sa volonté pour le bien de ceux de cette contrée qui souffrent des fièvres et du climat.

Dans cet endroit nouveau, nous nous trouvons toutes heureuses, mes sœurs et moi, de faire la volonté du bon Maître.

A Philippeville comme partout, nous avons été très bien reçues par les autorités. Je ne puis vous exprimer l'accueil que nous ont fait les Messieurs de l'Administration et le Commandant supérieur, petit, sec, bedonnant, satisfait de lui, intransigeant et soupçonneux. Il y avait là aussi Monsieur le Maire, le Baron Peschart d'Ambly, qui est né à Domprot dans la Marne non loin de chez nous, et son maire adjoint, Monsieur Joseph Chirac. Ce dernier particulièrement accueillant, une chevelure mi-longue avec des boucles brunes, une petite bouche, le nez droit, les yeux brillants, perçants et coquins, un col cassé avec un nœud papillon de soie blanche, un gilet de damas et des bottes de cuir souple d'agneau, en impose par sa stature et son maintien. Monsieur le Chanoine LeMauff et Monsieur le curé Banvoy ne manquaient pas non plus à l'appel. Ils nous ont montré tous de la bonne volonté et un grand désir de protéger notre tranquillité.

Ils prennent beaucoup d'intérêt à ce qui nous concerne. J'espère que cela continuera. Mais ce qui est sûr c'est que nous ne les décevrons pas dans l'exécution de notre mission.

Puis nous sommes partis pour Gigelly<sup>5</sup>, le 15 de ce mois. Le ciel était d'un bleu cobalt, l'air rare et pur. Sur cette ville, je ne vous dirai pas grand-chose. Je n'ai pas encore eu le plaisir d'en parcourir toutes les belles rues. Il me semble quelquefois que je suis encore dans les Vosges et lorsque je regarde la mer, qui n'est pour ainsi dire bordée que de rochers, je crois être près de la « roche des dieux » de notre cher village. Toute la ville est entourée par la mer, c'est une presqu'île. Il n'y a que d'un seul côté la terre. Très agréablement, nous pouvons admirer autant que nous le voulons le mouvement incessant des vagues qui charment les yeux de celui qui les contemple et reposent.

Je ne vous ai pas encore parlé de mon voyage. Je crois que vous serez bien contents et étonnés d'apprendre les petites anecdotes que je me fais un bonheur de vous raconter.

5. Sur la côte à l'Ouest de Philippeville à environ une journée de bateau. Les Phéniciens avaient installé des comptoirs qui permettaient à leurs bateaux de faire d'escale en escale du cabotage, sans rester en pleine mer la nuit. Philippeville et Djidjelli étaient deux de ces étapes.

Nous sommes donc parties le jour que je vous ai indiqué dans ma dernière lettre, écrite depuis Nancy. Nous sommes toujours restées dans la même voiture tirée par des percherons blancs de diligence jusqu'à Dijon où nous arrivâmes le 5 octobre à 3 heures de l'après-midi. Nous ne partîmes qu'à 8 heures du soir et, pendant ce temps, nous fûmes chez les sœurs de Notre Dame qui nous reçurent avec la plus tendre charité. Nous reprîmes notre route jusqu'à Chalons. Le 6 à 9 heures du matin, nous avons embarqué sur le bateau jusqu'à Lyon. C'était le dimanche.

Si je pouvais vous raconter, avec tous les détails, comment nous avons vécu cette traversée, vous ne pourriez-vous empêcher d'admirer la beauté de cette belle région. Nous n'avons cependant pas eu le bonheur d'assister à la messe mais nous l'avons dite dans le bateau, en chantant le Gloria. Les messieurs qui étaient sur le pont venaient nous écouter. Ils étaient heureux de nous entendre psalmodier les louanges de Dieu, et très respectueux. Ils ont eu pour nous tous les meilleurs égards.

De Lyon, nous prîmes une voiture « Lafitte et Caillard » qui nous conduisit jusqu'à Marseille.

Là, nous fûmes obligées de séjourner pendant 5 jours en attendant le départ du bateau à vapeur. Pendant ce temps, nous avons été témoins de la piété des habitants de cette grande ville si bien dotée et très bien tenue.

Je vous avoue que nous y avons été très édifiées et même très étonnées, car dans nos campagnes les jeunes hommes se feraient un déshonneur de se confesser tous les jours à la Messe et de suivre le prêtre à l'autel. Hé bien, ici ! les Messieurs de Marseille s'en font un honneur et une gloire. Nous les avons vus remplir ce devoir qui leur semble si cher, avec conviction. Non seulement, ils ne se contentent pas d'y assister tous les jours mais ils viennent au moment de la communion se prosterner aux pieds des saints autels pour y recevoir Notre Seigneur, avec modestie et un profond recueillement qui nous ravissaient.

J'ai vu un jeune officier qui, aussitôt après avoir communié, prenait avec empressement un flambeau pour accompagner le prêtre distribuant l'hostie aux fidèles. Il me salua avec mes chères sœurs.

Il y a des soldats qui communient jusqu'à deux ou trois fois la semaine. Ont-ils peur pour leur avenir au combat ou bien se préparent-ils pour les moments où ils n'auront plus d'église près d'eux pour se confier et rassurer leur conscience. Il faut les voir et les entendre chanter la Messe, les vêpres et même les cantiques. Ils reçoivent la bénédiction avec une voix si mélodieuse qu'elle nous a toutes attendries.

Lorsque nous avons porté le Saint Viatique aux malades, ces Messieurs se sont empressés de nous accompagner un flambeau à la main. Vous direz peut-être que c'est juste le cas de quelques-uns. Non ! A la vérité, ce sont les hommes les plus notables de cette belle ville et pour ainsi dire tous ceux qui sont en place qui se distinguent par leur piété.

Je vous assure que notre traversée sur la Méditerranée a été un beau spectacle, même si toutes nous avons donné un lourd tribut lorsque la mer nous a fait payer son transport. Les unes étaient d'un côté, les autres de l'autre. Dans notre cabine, les deux premiers jours, mes sœurs ont été bien contentes de rester au lit mais l'air trop confiné gênait. Il est vite devenu irrespirable. Il y a des sœurs qui se sont levées seulement pour débarquer à Alger. Mais moi, je n'ai pas eu cette patience et je ne pouvais pas rester avec toutes ces odeurs fortes de couvertures, de charbon, de suint et remugle.

J'ai agrippé mon courage, parce que la chaleur était trop grande et que l'air manquait. Je suis allée sur le pont pour respirer un vent plus pur, plus frais que celui de nos vieilles cabines qui ne sentaient vraiment pas bon. Je vous en réponds ! D'autant que les sœurs très malades avaient saturé l'atmosphère de relents indigestes.

La longue traversée avec du roulis et ces odeurs trop fortes avaient eu raison de la fragilité de mes sœurs. Le mal de mer les avait gagnées. La migraine s'était installée au fond des crânes, lourde, tenace, lancinante. Des sueurs froides, les ventres qui se tordaient et l'impression de tourner en tombant, en perdant pied, tout en ayant besoin de se vider de tout ce qu'il n'y avait déjà plus dans l'estomac. C'étaient des tortures épuisantes auxquelles beaucoup d'entre elles avaient dû faire face avec résignation et douleur. Mais voir de fiers messieurs, robustes, devenir tout aussi fragiles que les femmes face aux volontés de la mer et de Dieu, était un spectacle amusant et inusité pour nous qui nous remettait bien de nos complexes.

Écrasées, moulues, l'arrivée à Alger nous permit de souffler un peu, de nous ébrouer gentiment et avec un plaisir non dissimulé, certaines que l'heure arrivait bientôt où nous pourrions enfin donner libre cours à notre volonté d'aider les enfants, les femmes et les pauvres.

Au-dessus de la ville, un bandeau de nuages légers s'étirait vers le nord. Le navire mouilla à cinq heures du soir devant le môle d'Alger. La houle empêchait de descendre l'échelle de corde. Le commandant, visage bien nourri, sourcils épais, regard intense et nez large, fit venir des canots, malgré les grandes vagues, afin de gagner le quai de la marine.

Dans le port d'Alger, tout est encombré de navires allant et venant en tous sens. Le spectacle charmant de la foule en costumes bariolés m'a éblouie.

C'était enfin du repos après cette mer qui avait été si forte et très incommode. Les autorités nous y attendaient et mille émotions m'assiégèrent face à tout ce changement que je confrontais en Afrique.

Mais quelle est jolie, cette ville toute blanche sous la lumière éblouissante. Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Depuis la jetée le coup d'œil est merveilleux. Partout grouille une population stupéfiante, avec des pauvres innombrables vêtus d'une simple chemise ou de deux sacs percés de trous, pour la tête et les bras, cousus en chasuble, les jambes découvertes et allant nu-pieds.

Après cette courte halte, nous remontâmes sur le pont pour confronter notre destin. Philippeville, terre d'accueil, terre inconnue. La mer était devenue calme, sans un frisson, dorée par le soleil. Le lourd bateau vira, glissa sur un bain d'or pour franchir la passe. Les balustrades du port étaient noires de monde, débordant sur les trottoirs et les terrasses pour regarder notre départ. La foule applaudissait avec des rires et des *vivas*. Le bateau frôlait la mer mais laissait derrière lui un sillage bouillonnant, où l'eau battue semblait du feu liquide. L'écume était d'une blancheur magique et de place en place des gros remous ressurgissaient. Le ciel avait repris sa limpidité, la lumière éclatante étincelait sur la mer.

D'Alger jusqu'à Philippeville où le navire s'amarra près du quai, je n'ai éprouvé aucune indisposition, la mer était beaucoup plus calme et si belle. Je suis toujours restée sur le pont et n'ai pas voulu m'enfoncer dans les cabines. J'ai flâné, parfois la nuit à la belle étoile, puisque je n'y souffrais pas. D'autres avaient monté leur matelas et couchaient sous la lune, ne pouvant plus supporter l'odeur des cabines.

La fin de notre traversée a été très heureuse pour moi. Il s'établissait une sorte de fraternité maritime au milieu des bravades face à la mer, la table restait clairsemé, peu parvenant à s'alimenter. Mes sœurs me disaient que j'étais la plus robuste du bataillon et la plus forte. Pas si sûr ! Mais espérons que cette fermeté me permettra d'affronter les épreuves que je vais rencontrer, dans l'espoir d'aider les défavorisés de mon nouveau pays.

Si je vous disais que d'Alger jusqu'à Philippeville, nous avons eu le bonheur d'être sur le même bateau que Monseigneur Dupuch<sup>6</sup> et que j'ai eu l'avantage de lui parler trois fois : la première pendant plus d'une

6. Il s'agit de Monseigneur Dupuch, premier évêque d'Alger de 1838 à 1845

demi-heure. Il m'a fait connaître qu'il prendrait beaucoup d'intérêt à notre nouvel établissement ainsi qu'à nos petits efforts pour l'éducation. Cependant, je vous prie de ne pas parler de ce que je viens de vous dire. Certains pourraient me croire trop entreprenante ou bien peu respectueuse de la règle.

Je vois avec peine que ma conversation avec vous va devoir se finir. Notre intimité d'un moment va s'arrêter. Je sais qu'il va falloir quitter ce petit entretien pour me consacrer aux pauvres et aux malades. Je vous prierai de me pardonner du désordre que je mets à vous écrire ainsi, un peu comme je vous aurais parlé, mais je suis si pressée que je dis des phrases sans suite, tous les événements étant nouveaux et s'accumulant dans un tourbillon incontrôlable mais si magique. Tout s'entrebouscule dans ma tête, une fanfare de sons nouveaux, des odeurs différentes, des lieux à découvrir et tous ces gens si étonnants aux regards intenses qui nous toisent pour savoir ce que nous pensons et comment nous les considérons. Ils sont désemparés. Je connais toute votre indulgence puisque c'est à un père et une mère, que j'écris et je sais que vous me pardonnerez mon désordre verbal et mes descriptions accumulées, pourtant j'aurais aimé encore vous en raconter plus. Je fais tout ce déballage avec la plus grande confiance, puisque c'est vous.

Je serais heureuse que vous puissiez avoir la bonté de présenter mes respects à Monsieur le Curé, à ma tante, ma marraine, l'institutrice, à toute la bonne famille de Monsieur Le Roy, à Mademoiselle Marie, à toutes mes compagnes de l'école enfin à tous ceux que vous savez que j'ai en tête et que j'aime.

Je vous embrasse du plus profond de mon cœur et je ne vous quitte que dans le divin cœur de Jésus et de Marie. Je vais tous les jours vous y trouver. Je suis votre respectueuse enfant.

Et vous tous mes frères et sœurs, je ne vous oublie pas. Mon esprit franchit en peu de temps l'espace immense qui nous sépare, jamais mon âme ne s'éloigne de vous et je suis toujours reliée à vous d'esprit et de cœur.

Je tiens tout particulièrement à rappeler à mon cher frère, que j'espère de tout mon être que tu es fidèle à la promesse que tu me fis lors de ton mariage et que tu t'en trouveras toujours heureux. Ta merveilleuse épouse est la plus digne qui soit et tu dois en tout lui apporter joie et honneur.

À distance, après un tel contact avec sa famille, sœur Paule était perdue dans ses pensées, un peu sentimentale, sans trop, mais tout de même ses parents lui manquent même si elle a trouvé d'autres sœurs et d'autres personnes pour qui se dévouer.

Avec un ciel d'un bleu profond, le soleil allant disparaître tendrement derrière les montagnes, Sainte Paule revint à Philippeville, l'ancienne Rusucurium des Romains, arrachée aux Carthaginois qui l'avaient fondée. Gigelly n'avait pas été pour elle. Finalement la congrégation y avait beaucoup moins besoin de sa présence qu'à Philippeville.

Les combats militaires n'étaient toujours pas terminés entre l'armée française et l'irréductible jeune émir Abd el-Kader. Ce lettré, intelligent et fier, jouissait d'une haute estime des populations locales, d'autant qu'il était le fils d'un religieux très sage. Réputé pour sa piété et sa bravoure, il aurait pu faire basculer l'histoire, tant il était attaché aux valeurs religieuses de la Bible, bien que croyant musulman certain et averti, s'il avait été mieux pris en compte. Allié, un temps, aux Français qui l'aidèrent à imposer son autorité, il admit tout d'abord la suzeraineté de Louis-Philippe, roi des Français. Après quelques erreurs tactiques et la relance des combats contre les Français, ce brave d'entre les braves se vit lâché par les siens et toute sa smala<sup>7</sup> fut prise par le Duc d'Aumale, en 1843. La trêve avait été rompue par lui seul, de son plein gré. Une grave erreur que le peintre, Horace Vernet, immortalisa avec la débâcle de son campement.

Plus tard, la reddition totale de l'émir, en 1847, fut la suite logique des 100 000 hommes lancés par le Général Bugeaud pour pratiquer la politique de la terre brûlée comme les armées infernales de la République l'avaient fait en Vendée mais en y massacrant bien plus de gens qui pourtant habitaient la terre de France. Abd el-Kader, le brillant, se réfugia au Maroc.

En attendant, en 1844, le Duc d'Aumale, fils de Louis Philippe, Roi des Français, se marie avec sa jeune cousine Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, fille de Léopold, prince de Salerne, et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche. Son frère, le Prince de Joinville, revient quant à lui de son expédition victorieuse au Maroc.

Dans le Constantinois, les escarmouches, les embuscades ou les razias terrorisent les nouveaux venus, colons et soldats que Sainte Paule soigne à l'hôpital militaire, tout juste terminé en 1843.

Les blessures sont graves souvent. Ce n'est pas une guerre d'opérette mais un vrai conflit brutal et sanglant entre des forces déterminées, hostiles.

7. Smala terme désignant une sorte de colonie-militaire mobile, surveillant les grandes voies de communication, à la différence des çoff (grandes familles sédentaires) éminemment rivales et en concurrence permanente.

Les cadavres de ceux qui ont été pris en embuscades ou faits prisonniers sont retrouvés atrocement mutilés, ce qui au contraire d'effrayer les soldats de l'armée française les agace et les rend encore plus offensifs et virulents.

Le sourire kabyle des égorgés, l'émascation des morts ou leur éviscération mettent en rage les hommes de la troupe qui ne pensent qu'à la vengeance. C'est la guerre avec ses droits et sa barbarie, trucidier, fusiller, trancher des cous. Mais quand il s'agit de s'attaquer à l'orgueil de la virilité, alors aux yeux européens, c'est contre-nature, scandaleux, indigne et doit être réprimé avec la plus grande violence et par les plus grands châtimens.

— Ce ne sont pas des gens comme nous, dit l'officier. Cette phrase résume tout dans sa bouche : la différence de langue, les mœurs, la religion, les origines et les coutumes.

— Des monstres, s'écrie l'estafette.

— On va leur faire voir, reprennent en chœur les gars de la troupe qui accompagnent l'officier parti à la recherche de l'escouade qui avait disparu.

— On pourra revenir dans mille ans pour reconquérir à nouveau les Arabes, ils seront toujours aussi barbares, renchérit le cuisinier, un vieux maltais qui avait perdu toute sa famille dans une razzia sanglante.

— Avec ces gens-là inutile de discuter, il faut trancher dans le vif.

— Ils ont des idées étranges, sans rapport avec la réalité et l'honneur.

— Derrière leurs mines débonnaires, ils ne pensent qu'à nous estourbir et à nous découper en morceaux.

— Ils vont bien voir si on va se laisser émasculer !

— Sacrebleu, j'en couperai dix pour un seul de mes camarades outragé.

Fous de rage devant les corps de leurs camarades à la tête, aux mains et au sexe tranchés, au ventre ouvert, les entrailles répandues et remplacées par des cailloux, les soldats décidèrent de massacrer sans discernement, tâches d'autant plus aisées que certains indigènes vaincus refusant de se faire prendre prisonnier préféraient se mutiler ou se tuer. Une femme même voulut écraser la tête d'un de ses enfants avec une pierre. La troupe l'abattit comme une chienne, après plusieurs sommations, pour l'empêcher de frapper le bébé.

Ils s'en foutaient tous un peu ces soldats d'apporter aux indigènes la civilisation, le progrès et le christianisme, si c'était au prix d'outrages à la dignité. Même si ce n'étaient pas des saints, ils essayaient d'être terribles dans le combat et justes dans la vie, enfin pour la plupart !



La troupe se vengea furieuse de ces découpes de sexes qui avaient été appelé « les cigares de Boufarik », après la prise d'Alger. Cela devint un sujet de peur mais aussi de cruauté. Désormais, on allait en rire après avoir rendu l'outrage dix fois, en souvenir de ce que les Arabes avaient fait subir aux civils et militaires.

Quinze départements furent d'abord organisés dans cette Algérie du Maghreb — l'« Occident » arabe — dont la côte escarpée et bordée de maquis avait depuis toujours la réputation inhospitalière d'un rivage sans abri : *litus importuosum*.

En mai 1847, le général Bugeaud obtint une victoire totale, en Kabylie, peu avant la reddition d'Abd el-Kader à Sidi-Brahim.

L'Église se mit à convertir et pour ne pas demeurer en reste l'administration à administrer. Ainsi le vieux continent se chargeait du poids d'un nouveau monde en prenant en main le destin des colonies et aggravait peut-être leurs situations en changeant les vieux équilibres sans prendre soin de les comprendre.

Philippeville, à l'Est de la Grande Kabylie, entre Constantine et Annaba<sup>8</sup>, au bord du ressac de la grande bleue, chantant son clapotis sur les rochers des criques, se construisit dans une sorte de vallon séparant par le milieu la colline de Béni-Melek et celle de Skikda. Ce creux fut vite comblé pour réaliser la route qui devint beaucoup plus tard la Rue Nationale.

Cette ville donnait alors l'impression d'une invraisemblable cité d'opérette avec des cabanes mauresques, des maisons de français et des ruines romaines partout : amphithéâtre, colonnes, stèles funèbres, statues. Les rues étaient populeuses, agitées et grouillantes de vie. Un ramassis d'étrangers, sans nom, sans culte souvent, sans patrie, qui grouillaient autour du port carrefour d'entrée sur la terre qui aurait pu être promise. Là, se côtoyaient les êtres les plus divers : Arabes, Kabyles, Berbères, M'zabibis, Africains, spahis rouges, soldats à l'uniforme bleu des turcs, officiers rutilants, Européens de partout et tout un petit monde de marchands poussant devant eux leurs ânes, hauts comme des grands chiens. Dans ce site funèbre dont restaient surtout les stèles des cimetières romains, les débris antiques étaient disséminés dans des champs de chardon épineux au méchant aspect. Il semblait, dans cette cité du passé, seulement habitée par des fantômes, que l'on voyageait en ombre, des ombres drapées de linceuls bigarrés circulant parmi les amas de pierres, les tombes ouvertes

8. Ancienne Bône, ou Hippone, dont Saint Augustin fut l'évêque et y écrivit ses « Confessions ». Le Maréchal Juin y naquit.

et les ruines théâtrales. Flottait encore l'âme mystérieuse des millénaires abolis, disparus. Les femmes belles qui se savaient remarquées trouvaient toujours le moyen de se faire voir, celles qui étaient laides savaient mieux maintenir leur voile et l'on ne pouvait pas leur en vouloir. Dans ce lieu quasi inhabité, les herbes épineuses y étaient de toutes les tailles, de toutes les couleurs, à grosses fleurs bleues ou rouges, soyeuses ou à longues épines, petites étoiles, rampantes à petites taches roses. De maigres buissons de jujubiers et des lentisques épars égayaient cet espace désolé. Un morceau d'arc de triomphe vaguement debout, des colonnes géantes couronnées de chapiteaux marquaient peut-être un ancien amphithéâtre où des légions de colosses étaient passées pour triompher de leurs victoires. Les gradins n'en furent que récemment déblayés, découvrant des arcs hardis tranchant sur l'horizon. Sous eux des voies désormais enfouies sous des bâtiments avaient conduit des foules en liesses aux spectacles du cirque.

Au culte des morts qui avait servi des générations de défunts avait succédé le dépeçage en règle des monuments pour construire de lointains palais aux arcanes sombres, en marbre blanc, où des califes rôdaient leurs intrigues. Les colonnes de marbre précieux, répandues au sol, seules témoins d'un passé glorieux détérioré par la folie religieuse, savaient cependant toujours garder secrètement les cercueils et les lieux des cultes éternels aux morts. C'était comme un rêve, tous dormaient profondément, les sentinelles aux portes, les chameliers et leurs bêtes accroupies qui attendaient d'hypothétiques chargements à transporter, les vendeurs de fruits près de fontaines sèches, les *hamal* ou portefaix, assoupis du sommeil de l'innocence laissant les ruines à l'abandon. Cette cité défunte avait comme toutes les autres été vaincue après la gloire des Césars par cette terre d'Afrique qui dévore et anéantit tout ce qu'elle ne sait pas connaître, réduisant au néant les majestueux édifices et créant des gourbis. Ainsi la religiosité et les coutumes apparaissent ou disparaissent au rythme des siècles : on peut se sentir comme Nerval, païen en Grèce, musulman en Égypte, panthéiste parmi les Druses, mais la grandeur de la tolérance seule permet de se supporter pour résorber les dissonances, gommer les différences que les religions peuvent créer.

À gauche sur la pente rapide de Béni-Melek, la verdure descendait jusqu'à la mer avec un ruisseau de maisons blanches. Un site boisé surplombe le versant marin de la promenade locale. Il sera un jour occupé par le château Cuttoli-Bengana. Sainte Paule y allait quelques fois pour faire marcher des malades en convalescence. Elle les promenait pour leur donner le temps de récupérer. Pendant ces escapades, elle s'adressait à

tous ceux qu'elle croisait pour leur poser mille questions douces sur leur famille, les enfants, leur état de santé après qu'elle ait eu à les secourir et à les sauver de la maladie, presque tous.

Ici, les terres étaient encore marécageuses avec de graves conséquences pour la santé des hommes : le choléra prolifique et dévastateur.

De belles forêts entouraient de grands vignobles et des exploitations irriguées toutes nouvellement installées, peuplées de gerboises, de tortues terrestres et de chacals mais aussi d'asphodèles, d'aloès, de caroubiers ou de lentisques. Les bosquets étaient verts et parfumés, le climat très chaud en été et doux en hiver, favorable aux amandiers et aux oliviers.

Dans l'antiquité, beaucoup de blé était produit ici afin d'être envoyé à Rome pour nourrir la capitale de l'Empire.

Philippeville, petite ville accrochée aux flancs des collines, pleine de soleil, aux avenues bordées d'arbres, dominait son golfe profond aux eaux lumineuses et transparentes. Les belles montagnes autour dessinaient leurs silhouettes majestueuses sur tous les horizons terrestres. Agréable et plaisante ville ! Les hommes ont senti depuis toujours qu'ils pouvaient y vivre paisiblement. Ils ont construit une ville calme et éloignée des conflits. Il est vrai que souvent les journées sont comme le cristal, ni chaudes ni froides mais seulement heureuses, faites pour le bonheur de vivre dans un pays séduisant mais aussi terrible à la fois.

La mer creusa la baie de criques dont les promontoires se dressent comme des éperons sur l'eau. Les feux des campements, la nuit, tels des sémaphores donnaient aux éventuels navigateurs, l'alerte : attention les rochers de la côte ! où les coques de navires se fracassent sans rémission. Murailles austères, remparts aux tons de rouille, silhouettes déchiquetées, grands rochers qui dominent la pente et les corniches d'une splendeur inégalée, tel est le paysage auquel chaque jour Sainte Paule se confrontait, dans un égal bonheur d'y être pour aider les autres et une égale douleur de ne pas pouvoir faire assez pour aider tout le monde et ne plus pouvoir voir sa famille.

C'est là qu'affluaient des Français d'origine, dont le plus grand nombre allait mourir des fièvres mais aussi des Espagnols, des Italiens, des Maltais, des Chypriotes, des Grecs et bien d'autres. Ils formaient tous un agglomérat, un assemblage, un mélange, un couplage d'aventure et d'audace pour une nouvelle chance.

